

## La pensée économique allemande

Montpellier, le 1<sup>er</sup> avril 2005

Pour un renouveau de l'histoire de la pensée économique en France et en Allemagne

### Les rapports entre histoire économique et histoire de la pensée économique (Hinnerk Bruhns)

En France, les recherches sur l'économie éthique et ses origines ainsi que l'économie des institutions, l'ordolibéralisme et l'École Historique ont ravivé l'intérêt pour la pensée économique allemande. Cependant, d'une manière générale, l'histoire économique et, *a fortiori*, l'histoire de la pensée économique sont fortement menacées, en France comme en Allemagne, écartelées entre une « *new economic history* » dominée par la science économique et largement formalisée et une discipline historique qui tend aujourd'hui à voir l'histoire économique comme part de l'histoire culturelle.

L'une des voies pour retendre le lien distendu entre histoire économique et théorie économique est de se tourner à nouveau vers l'École historique allemande.

G. Schmoller peut être considéré comme un ancêtre de l'institutionnalisme. La vision qu'il a du rôle de l'État dans les évolutions socio-économiques rapides (l'État non pas comme agent d'une allocation efficace mais comme garant d'une sécurité régulant des rapports contractuels devenus incertains) repose sur la construction d'un lien entre histoire économique et théorie : les institutions ont pour rôle de conserver certaines décisions du passé vers un avenir incertain. Il est alors nécessaire pour comprendre ces institutions et théoriser leur rôle, de suivre leurs évolutions ainsi que celle des économies nationales dans l'espace et dans le temps.

H. Bruhns note que la critique de la troisième génération de l'école historique (celle de M. Weber, W. Sombart et K. Bücher) envers celle de la deuxième génération ainsi qu'envers certains historiens (Eduard Meyer) porte en particulier sur la transposition irréfléchie des catégories économiques modernes à des phénomènes du passé. Cette critique vise également l'approche anhistorique de l'école autrichienne. Weber, Sombart et partiellement Bücher tentent de dépasser l'opposition entre les approches historique et théorique. Pour ce faire ils opèrent un travail sur l'appareil conceptuel dans les sciences sociales (construction, déconstruction et reconstruction de concepts). Puis ils placent le « système économique », concept développé par Sombart en 1902, au centre de l'analyse.

La science économique alors dénommée *Nationalökonomie* est définie comme une science sociale historique dont l'objet est la connaissance des systèmes économiques et de l'orientation que le système imprime aux actions des sujets économiques. La « théorie » est définie, dans ce contexte, comme « construction rationnelle de concepts, types et systèmes ». C'est ainsi que M. Weber poursuit sa recherche sur les origines du capitalisme moderne (amorcée dans « l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme » de 1904) par une analyse des systèmes économiques, antiques, médiévaux, chinois et indien autant que par l'analyse des systèmes de croyances des systèmes religieux.

Il y a aujourd'hui encore matière à collaboration entre histoire économique et théorie économique, par exemple dans une sociologie économique comparative qui s'inscrirait à la fois dans la continuité théorique de G. Schmoller et M. Weber et s'enracinerait dans la base d'une histoire socio-économique telle que pratiquée par H.U. Wehler et J. Kocka.

Un groupe de recherches interdisciplinaire sur la pensée économique allemande s'est constitué en décembre 2003.

- Alain Alcouffé (économiste, Toulouse I)
- Maurice Baslé (économiste, Rennes I)
- Hinnerk Bruhns (historien, CNRS/EHESS Paris)
- Gilles Campagnolo (philosophe, CEPERC/CNRS Aix-Marseille)
- Patricia Commun (germaniste, CIRAC/CICC Cergy-Pontoise)
- Claude Diebolt (économiste, CNRS/BETA StrasbourgI)
- Ragip Ege (économiste, BETA-THEME/ CNRS StrasbourgI)
- Marc Pénin (économiste, LAMETA, Montpellier)
- Paola Tubaro (économiste, EconomiX, Paris X)

Tout(e) collègue intéressé(e) par les activités du groupe de recherche peut prendre contact avec le comité de pilotage ou retrouver les textes de la journée d'études mis en ligne sur le site suivant créé par Marc Penin ([www.lameta.univ-montpl.fr/pea](http://www.lameta.univ-montpl.fr/pea)).

## Pour une histoire culturelle de la pensée économique allemande

### En quoi la pensée économique allemande est-elle allemande (Niall Bond)

Dans quelle mesure peut-on parler de pensée économique typiquement allemande ? Et qu'entend-on par pensée économique dans la tradition de langue allemande ? Qui sont les économistes allemands ? Niall Bond apporte des réponses stimulantes à ces questions en traçant un très vaste panorama de la pensée économique allemande qui va du XV<sup>e</sup> siècle à la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Il souligne que l'actuel renouveau d'intérêt pour l'histoire de la pensée économique allemande s'inscrit en Allemagne comme à l'étranger dans le cadre d'un regain d'intérêt pour une pensée se distinguant du courant classique et néo-classique anglo-saxon. Tout en démontrant à maintes reprises que, d'une part il existait une tradition d'économie formalisée et mathématisée de langue allemande, que d'autre part il y avait eu une très large réception et intégration de la pensée du père de l'économie classique anglaise, Adam Smith dans la pensée économique allemande.

La question la plus complexe est sans doute celle de savoir dans quelle mesure on peut donner une qualification nationale à une pensée économique, surtout à une époque où elle s'est largement universalisée, et dans quelle mesure il y aurait une pensée économique typiquement « allemande ». L'une des méthodes possible est de tenter, comme le fait Niall Bond, de relier l'histoire de la pensée économique non seulement à l'histoire économique mais aussi politique religieuse et culturelle des pays de langue allemande. Vaste entreprise de contextualisation socio-économique et culturelle qui fut d'ailleurs à l'origine celle de l'Ecole Historique (W. Roscher), de Max Weber et de Joseph Schumpeter puis d'A. Rüstow dans **La Religion de l'économie de marché**.

La prise de conscience de la différence entre les sciences économiques (d'abord caméralistes) dans l'aire germanique et celles de l'aire anglo-saxonne se fait en plusieurs étapes. Alors que les Ecossais et les Anglais pouvaient décrire l'épanouissement d'une économie sous une administration centralisée protégée par une situation insulaire, les penseurs de langue allemande décrivaient une situation économique et monétaire qui s'était progressivement dégradée depuis le début du XVII<sup>e</sup> siècle. La vulnérabilité économique du Saint-Empire romain germanique était due à sa situation géopolitique au cœur du continent européen ainsi qu'à son morcellement territorial : invasions récurrentes et centaines de différentes monnaies dans les Etats territoriaux provoquèrent une confusion monétaire que ne connaissait pas l'Angleterre. Les penseurs économiques, d'origines disciplinaires diverses, passant d'un Etat territorial à l'autre, d'une capitale financière à l'autre, analysaient sous des angles multiples les problèmes du rapport entre la situation monétaire et l'augmentation constante des prix. Leibniz, mathématicien et philosophe, mais aussi conseiller à la Cour suprême de l'Electorat de Mayence vers 1670, chargé de la frappe de la monnaie, s'interrogeait sur le rapport entre niveau de prix d'une part et masse monétaire et volumes de biens d'autre part. Mais il le faisait dans la perspective des monnayeurs. Pufendorf, théoricien du droit naturel, développa une réflexion sur le « juste prix » en prenant plutôt le point de vue des utilisateurs. A ses yeux, le problème était moins le nécessaire contrôle de la masse monétaire par les monnayeurs que la diminution des biens en circulation causée par les tendances monopolistes des pouvoirs économiques.

Les problèmes rencontrés dans le Saint Empire romain germanique s'expriment dans l'ouvrage fascinant de Fichte, **L'Etat commercial fermé**. Cet ouvrage peut se lire comme anti-utopie du courant de Smith puis de Ricardo : y est décrit un modèle d'Etat autarcique avec une monnaie d'une valeur imposée et assurée par l'Etat, en mesure de refouler toute autre référence monétaire à ses frontières, mais ouvert au libre commerce des idées. Adam Smith y est critiqué pour son cosmopolitisme et son utilitarisme social. La suprématie anglaise serait davantage, selon Fichte le fait d'une politique mercantiliste plutôt que le résultat de l'utopie libérale smithienne.

Parallèlement au courant protectionniste se développe dans le Saint Empire romain germanique une réception des idées économiques d'Adam Smith exprimées dans la Richesse des Nations (1776). Cependant, la réception d'A. Smith chez les penseurs allemands s'opère dans une dérive de la notion de « nation » : si elle évoque chez l'Ecossais la société civile dans son ensemble, elle donne en allemand l'adjectif « national ». C'est ainsi que paraît en 1809 l'ouvrage de L. H. Jakob **Nationalökonomie**.

Deuxième différence culturelle essentielle influant sur la pensée économique allemande, en opposition à la pensée économique anglaise : le problème religieux. L'assimilation entre argent et corruption opérée par Luther dans sa virulente critique du phénomène des indulgences donne un tour moralisateur à la réflexion économique de langue allemande. A partir de la Réforme, en effet, les questions économiques et monétaires sont souvent posées sous un angle éthique.

Par ailleurs, le principe du « *cujus regio, ejus religio* » donne aux Etats allemands une culture de pluralisme religieux mais pas de tolérance, à l'opposé de ce que connut l'Angleterre qui organisa la coexistence entre catholicisme, calvinisme, luthéranisme et judaïsme, terreau sur lequel grandit une bourgeoisie débarrassée des questions de querelles religieuses et désireuse de prospérité matérielle, tentée par l'appât du gain et le commerce international. La « *Weltfrömmigkeit* » de la culture protestante placera la prospérité matérielle sous le contrôle de la dimension spirituelle qui marque la pensée économique allemande.

La question du déclin démographique, la nécessité du peuplement et de la reconstruction financière et administrative des Etats se pose après la Guerre de Trente ans les Traités de Westphalie à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est là l'origine du caméralisme allemand qui pose, à cause du problème de reconstruction humaine, administrative et financière des multiples Etats allemands des questions différentes du mercantilisme français.

### La pensée économique allemande : une pensée philosophique et politique

L'économie politique fut, comme le rappela à juste titre Jean-Louis Georget, d'abord conçue dans les Etats de langue allemande, comme une science administrative. Par ailleurs elle fut de ses origines à nos jours marquée par la lutte entre un courant philosophique individualiste, ouvert à la pensée anglo-saxonne et française, et un courant ancré dans un vieux fonds de communautarisme germanique critiquant violemment l'industrialisation et les bouleversements sociaux qu'elle entraînait.

#### Les Caméralistes allemands : du principe de réalité à la théorie codifiée. (Jean-Louis Georget)

Le caméralisme a souvent été présenté comme la forme allemande du mercantilisme [la *Kamera* désignait le lieu où l'on rangeait le trésor public]. Les caméralistes enseignent les règles de bonne gestion des finances du Prince. L'accroissement de la prospérité des nations ne s'obtenait plus par des conquêtes militaires mais grâce à un développement économique soutenu au moyen d'un commerce extérieur contrôlé. Le caméralisme prend une coloration particulière au vu de l'éclatement territorial de l'Empire et des conséquences démographiques dramatiques de la Guerre de Trente ans. Ce fut d'abord la science des hauts fonctionnaires membres de la « *Kammer* », l'assemblée des conseillers du prince chargés de reconstruire les Etats détruits. Ce fut ensuite un ancêtre des sciences politiques enseigné dans les universités de Halle et Francfort sur Oder à partir de 1727 et comprenant des domaines aussi variés que les finances publiques et l'économie mais aussi l'économie urbaine, le commerce et l'industrie. J.L. Georget souligne que le caméralisme connut deux grandes étapes : dans un premier temps, dans le cadre des différents petits Etats allemands, les sciences camérales visèrent à définir les conditions les plus précises possibles de l'accession à une « autonomie de subsistance en économie fermée ». Puis elles prirent une ampleur à la fois au-delà des Etats, grâce à J.V. Pfeiffer dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et au viennois Heinrich Cottlob von Justi. Sujet du Prince-Electeur de Mayence qui était vice-chancelier de l'Empire en charge des questions financières dans l'Empire, J.V. Pfeiffer développa un caméralisme impérial, mettant l'accent sur l'importance de la géographie humaine et du capital humain (en matière démographique et éducative) pour le développement de l'économie, ainsi que sur les entraves au développement que constituaient les frontières politiques et commerciales entre les multiples Etats de l'Empire romain germanique. Le cruel souvenir de la guerre de Trente ans restait encore vivant même plus de cent Ans après les Traités de Westphalie : la prospérité ne pouvait se réaliser que dans la paix « et une tranquillité parfaite, une sécurité et une justice impartiale ». Par ailleurs, J. V. Pfeiffer met en cause les multiples situations de monopoles comme autant de pouvoirs qui renforcent la fragmentation et entravent les échanges entre les différentes parties de l'Empire : corporations, droits monopolistiques des manufactures interdisant toute importation concurrentielle, droit de frapper monnaie et de lever les impôts douaniers... En critiquant les corporations, il rejoint le mercantilisme colbertien.

Gottlob von Justi fait une synthèse entre les théories du droit naturel (Christian Wolff) qui sortent les Etats de l'emprise théocratique à la fin du Moyen-Âge en déclarant que la félicité était le but de l'humanité organisée. Par ailleurs, la raison émancipée devait servir de moyen à la connaissance du but naturel.

Si la félicité était le sentiment qui devait accompagner la pratique du perfectionnement constant de l'être, Justi considère que c'est la richesse matérielle qui donne une base solide à la recherche de cette félicité. Et c'était « l'Etat qui possédait les moyens de procéder au perfectionnement de l'humanité, notamment dans sa capacité à encourager la prospérité commune et à assurer la sécurité ». Cependant pour atteindre cet objectif de richesse, les Etats devaient allier sécurité et paix intérieure et extérieure avec puissance. Seul un Etat puissant pouvait assurer la paix à ses sujets. Là encore, il est intéressant de constater que l'idée d'un bonheur spirituel comme objectif à atteindre à partir de la richesse matérielle a survécu jusqu'à la fin des années 1950 en RFA.

A partir de l'étude intéressante présentée par J.L. Georget sur Justi, il resterait sans doute à étudier le thème de la longue lutte pour la libéralisation des échanges ainsi que la consolidation d'un marché intérieur tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle (Friedrich List en étant l'exemple le plus connu mais il n'est pas le seul). Se dessine également la thématique d'une ancienne et longue méfiance vis-à-vis des monopoles et de la grande industrie qui traverse toute la pensée économique allemande du 19<sup>ème</sup> siècle à nos jours : c'est un thème récurrent chez des penseurs économistes libéraux dans le Grand Duché de Bade au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et c'est un thème central chez les ordolibéraux (Walter Eucken, Franz Böhm) à partir des années 1940, 1950. Par ailleurs enfin, le thème de l'accumulation de richesses et de sa circulation ou de son partage serait également intéressant à analyser dans la pensée économique allemande.

## Le rejet de l'industrialisation

Il existe dans la pensée allemande un fort courant d'opposition au capitalisme et au libéralisme économique. Il s'incarne bien sûr dans le socialisme et le marxisme mais il existe aussi un courant anticapitaliste lié à un rejet de la modernisation industrielle et au matérialisme dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cet anticapitalisme prend sa place dans le mouvement romantique allemand et son rejet de la rationalité des Lumières. Daniel Meyer en a traité deux exemples probants : ceux d'Adam Müller et d'Othmar Spann.

### L'anticapitalisme réactionnaire dans les pays de langue allemande d'Adam Müller (1779-1829) à Othmar Spann (1878-1950) (Daniel Meyer)

Adam Müller entre en guerre contre l'économisation de la pensée engagée par le mercantilisme et le caméralisme et poursuivie par Adam Smith en Ecosse.

La vision organiciste de la société se double d'un retour à une acceptation totale des valeurs spirituelles dans la société telles qu'au Moyen-Âge. Pour ce faire il fallait remettre en cause le droit romain et la propriété privée du sol, revenir à la notion médiévale de « féod », de la terre comme bien public nourrissant ses sujets. Ce n'était pas l'Etat qui était censé intervenir pour garantir la cohésion sociale mais, comme au Moyen-Âge, le communautarisme et le corporatisme.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, ce courant conservateur romantique se retrouve dans la critique du libéralisme et de l'individualisme exprimée par Othmar Spann (**Der wahre Staat**, 1920). Cet auteur, comme tant d'autres penseurs conservateurs des années 1920 exprime la souffrance en Allemagne face aux bouleversements mentaux et sociétaux induits par une industrialisation rapide. A la division du travail induite par les nouveaux modes de production industrielle correspondaient aussi une spécialisation et un éclatement des sciences auxquels Spann se montre réfractaire. Comme le rappelle Daniel Meyer, Othmar Spann reproche à l'individualisme d'avoir débouché sur l'empirisme, le relativisme, la pensée inductive et causaliste, atomiste à laquelle il fallait opposer une pensée totalisante prenant en compte les différents aspects de la vie. Le capitalisme souffrait d'une déficience d'ordre spirituel et social. Il fallait rétablir une société corporatiste avec un comité de sages (des universitaires !) conseillant l'élite politique et magnifier le caractère créatif de l'entrepreneur, tel que le fera d'ailleurs également Schumpeter. Il adhérera pour cette raison à l'austrofascisme du chancelier Kurt von Schuschnigg.

## Economie politique et formalisation

Outre ce courant romantique et néo-romantique opposé à l'héritage des Lumières et de la pensée économique classique, il existe cependant aussi non seulement une réception des précurseurs de l'économie politique anglo-saxonne (comme John-Prince Smith, qui répand en Allemagne la pensée d'Adam Smith), mais aussi des penseurs allemands qui peuvent être considérés comme des fondateurs de l'économie neo-classique. C'est le cas de Hermann Heinrich Gossen qui fut, selon Paola Tubaro, l'un des premiers à poser les bases d'une application des mathématiques à l'économie politique. C'est également le cas d'Arthur Spiethoff qui initie en Allemagne l'emploi des calculs statistiques dans ses études conjoncturelles. Il y a donc en Allemagne également les sources d'une tradition de l'économie formalisée.

### Les mathématiques du plaisir et de la peine : la théorie du comportement individuel de H.H. Gossen (Paola Tubaro)

Paola Tubaro a fait une brillante démonstration des liens entre philosophie et mathématique dont la partie mathématique sera ici éludée et peut être consultée dans l'article en ligne.

Hermann Heinrich Gossen part du principe philosophique que l'homme est fait pour atteindre le plaisir : qu'il soit de nature matérielle ou de nature spirituelle. Sa vie en société s'organise autour de cette notion de plaisir comme objectif suprême : le monde extérieur n'a de valeur que « dans l'exacte mesure du secours qu'il nous offre pour atteindre le but de notre vie » Il s'ensuit que « la grandeur de sa valeur est dès lors exactement mesurée par la grandeur de la jouissance qu'il nous procure... ». La réflexion sur le travail qui est la fois source de plaisir et de souffrance (*tripalium* !) doit contribuer à établir un équilibre entre les deux. Elle est loin de la réflexion luthérienne sur le travail au sens de « vocation » (*Beruf*).

Enfin, la recherche de la satisfaction maximale de chacun est vue par Gossen comme le fondement ultime de toute explication des phénomènes sociaux. C'est dans un but humaniste normatif que Gossen engage les calculs mathématiques et géométriques qui devaient permettre à l'homme de s'orienter dans cette maximisation de la satisfaction individuelle.

Si la jouissance est une notion qualitative non mesurable, elle le devient lorsqu'on l'associe à d'autres notions qui elles sont mesurables. Gossen reformule ainsi la notion de valeur en mettant l'accent sur la relation entre valeur et quantité disponible d'un bien qui fait en sorte que la valeur de l'unité d'un bien dépend de la quantité totale dont le sujet dispose. La maximisation de la satisfaction individuelle réalisée à partir de la jouissance d'un bien est donc mesurable. Elle l'est grâce à des outils empruntés aux mathématiques (recours à l'analyse fonctionnelle et au calcul différentiel) ainsi qu'à la géométrie. Les principes édictés par Gossen sont encore connus aujourd'hui comme première loi et deuxième loi de Gossen.

Ces lois de Gossen sur l'optimisation individuelle comme fondement d'une théorie du marché ne furent pas connues avant 1870 en Allemagne. Mais elles marquent une étape déterminante dans la pensée économique en général : alors que la pensée économique (anglo-saxonne) s'attachait encore principalement dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à étudier le point de vue du producteur, Gossen étudie ici le point de vue de l'homme en général, quelque soit sa fonction dans le système productif ou sa place dans la hiérarchie sociale. Paola Tubaro souligne que H. H. Gossen ouvre la voie à toute la réflexion économique ultérieure sur la consommation, le consommateur et l'échange.

### **La conjoncture chez Arthur Spiethoff. Le modèle théorique et sa portée empirique (Claude Diebolt)**

Arthur Spiethoff est l'un des économistes de la jeune Ecole historique allemande après la 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale. Il initie une nouvelle étape dans le domaine de l'analyse cyclique de l'économie lorsqu'il publie une étude sur les crises conjoncturelles en 1923. Afin de saisir les caractéristiques des diverses phases de l'évolution conjoncturelle et en particulier celles des deux phases principales, l'expansion et la récession, il part de l'observation des événements économiques en Europe occidentale entre 1840 et 1914. Il constate alors que les éléments moteurs de ces mouvements d'expansion et de récession sont les biens de production, et parmi ces biens de production, l'acier semble jouer un rôle déterminant.

L'expansion entraîne un développement de l'activité d'investissements et par voie de conséquence de la demande d'acier. La récession provoque sa diminution et par conséquent une surproduction d'acier qui contraint les chefs d'entreprise à réduire la marche de leurs usines. Mais quels sont les facteurs déclenchants de l'expansion puis de la récession ?

C'est l'abondance des capitaux en quête de placement qui encourage les entreprises à développer les investissements, ce qui stimule la demande des biens de production. On assiste alors à une généralisation du développement de l'activité et donc à une période de prospérité.

Cependant il semblerait que la formation de capital soit insuffisante pendant la période d'expansion : d'une part le relèvement des salaires prend de telles proportions qu'il empêche l'accumulation de capitaux disponibles pour l'investissement, d'autre part les entrepreneurs omettent d'analyser les marchés et développent la production au-delà des capacités d'absorption de ces marchés.

Cette théorie de l'expansion et de la récession semble propre à expliquer le rôle déterminant de l'industrie de l'acier dans les crises des années 1920 ou dans l'actuelle phase d'expansion mondiale tirée par la demande chinoise. Mais Claude Diebolt rappelle qu'elle échoua dans sa portée empirique : l'espoir de pouvoir créer un baromètre conjoncturel apte à prévoir les crises et donc à les traiter un jour de manière préventive fut considéré comme vain et le projet abandonné en 1927.

Cependant, notons que l'idée d'une observation statistique des données conjoncturelles fut largement reprise et développée par la suite : elle se développa sur un plan institutionnel grâce à l'implantation de multiples instituts de conjoncture (celui d'Ernst Wagemann à Berlin dans les années 1930). L'idée de suivi conjoncturel des économies nationales et même européennes fut par exemple développée grâce à l'un des théoriciens de l'économie sociale de marché, Alfred Müller-Armack qui instaura un conseil conjoncturel européen au début des années 1960. Sur le plan de la recherche économique, grâce à un affinement progressif des méthodes d'investigation ainsi qu'à un élargissement des champs d'observation (en particulier une prise en compte du rôle des pouvoirs publics dans les investissements), l'analyse conjoncturelle déboucha, entre autres, sur une « macro-économie dynamique » : c'est pour leurs travaux sur la « cohérence temporelle des décisions de politique économique et les forces économiques responsables des fluctuations conjoncturelles » que le norvégien Finn Kydland et l'américain Edward Prescott ont reçu en 2004 le Prix Nobel d'économie.

Claude Diebolt lui-même est actuellement engagé au BETA dans des recherches sur la question très sensible aujourd'hui des « chocs conjoncturels ». Il développe en France l'Ecole de « cliométrie » née à la fin des années 1950. Cette Ecole de pensée économique reprend en quelque sorte elle aussi l'héritage de Spiethoff et de l'Ecole historique allemande en mettant l'accent sur le caractère historique et non purement théorique des mouvements économiques ainsi que sur la nécessité de passer en histoire économique à des méthodes d'analyse statistique et économétrique rigoureuses.

## Vers une critique de l'économie politique classique

### De Schmoller à Weber : constitution d'une approche réflexive de sociologie économique comparative du capitalisme (Gilles Campagnolo)

Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, la recherche en économie politique telle que pratiquée par l'Ecole historique sur la base de monographies historiques (Ranke) puis sur celle de repérages de parallèles dans l'histoire (Wilhelm Roscher fondateur de l'historicisme) est remise en cause pour deux principales raisons : son positivisme insatisfaisant sur le plan méthodologique et sa prétention à l'engagement politique (par le biais du *Verein für Sozialpolitik*). C'est l'origine de la fameuse Querelle des méthodes entre Schmoller et l'autrichien Menger, fondateur de « l'individualisme méthodologique » qui rejette le concept d'économie nationale (*Volkswirtschaft*) pour ne concevoir l'économie qu'à partir de la théorie de l'échange et de l'agent privé (*Privatwirtschaft*).

Max Weber cependant opère la synthèse entre l'historicisme de Gustav Schmoller et l'individualisme méthodologique de Carl Menger : il reprend la méthode de la compilation de documentation monographique sur l'histoire économique du monde en la soumettant à la formulation de questions issues du champ économique. Selon Gilles Campagnolo, « La division du travail entre sciences de type théorique et sciences historiques et aussi entre ces sciences et les sciences pratiques de l'économie politique, telle qu'elle est formulée par Menger est acceptée par Weber ».

Max Weber, sans pourtant renier complètement l'héritage de Schmoller, s'inspire des Considérations méthodologiques de Menger dans lesquelles celui-ci n'excluait en aucun cas l'approche historique mais notait qu'il fallait, à partir de cette approche « dresser des types d'idées et des formes phénoménales de l'essence des phénomènes considérés ». Si Carl Menger fait porter son analyse économique sur un agent idéal, Max Weber considère que l'individu ne peut être abstrait de sa spécificité culturelle. C'est bien à partir d'une synthèse entre Menger et Schmoller que Weber va construire une approche réflexive de sociologie économique comparative du capitalisme.

### La réception critique de l'économie politique par Max Weber (Patrick Mardellat)

Max Weber reprend de Menger l'idée selon laquelle la méthode de l'économie théorique doit être individualiste et que les phénomènes de la vie économique sont conçus comme des manifestations de l'activité individuelle. L'économie ne peut être fondée sur une science expérimentale, comme l'avaient pensé les tenants de l'Ecole historique. Max Weber accepte également le principe mengerien de l'utilité marginale et donc la définition subjective de la notion de valeur. Mais c'est justement parce que l'agir économique a pour fin l'accomplissement des besoins, n'est qu'une contribution au bonheur personnel, qu'il y a un monde entre la pratique économique, la réalité empirique et les lois de l'économie théorique. C'est là sa grande différence avec Menger. Les lois de l'économie n'ont donc aucun cas valeur empirique mais ne sont que des « lois formelles de l'agir économique et de l'agir humain ». Le rôle de la théorie pour l'économie politique est d'être une « technologie d'interprétation de la réalité », de pourvoir l'économie politique en schémas d'interprétation et en modèles permettant des jugements d'interprétation ou, selon des « jugements réfléchissants » au sens kantien du terme.

Enfin, l'économie politique est constituée, pour Weber comme pour Menger, de plusieurs domaines scientifiques distincts : science historique et statistique de l'économie, théorie de l'économie politique et science pratique de l'économie.

Max Weber n'est donc « ni du côté de l'orthodoxie walrasienne ni du côté de la dilution de l'économique dans le social telle qu'opérée par la sociologie économique ».

## La synthèse entre l'historicisme et l'économie politique classique

### L'ordolibéralisme ou la dimension historique, philosophique et culturelle de la pensée économique allemande (Patricia Commun)

L'existence d'une réflexion économique sur une économie nationale est à nouveau légitimée avec la parution des « Fondements de l'économie nationale » (*Grundlagen der Nationalökonomie*) de Walter Eucken en 1940. La refondation d'une « économie nationale » supposait que l'on retrouve des concepts macro-économiques opératoires : ceux de capitalisme ou de socialisme étaient beaucoup trop vagues et ne possédaient aucune valeur heuristique mais plutôt idéologique. Par ailleurs il fallait rompre avec l'Ecole historique et son positivisme, son idée de progrès à travers des cycles et des étapes, sa méthode inductive. Carl Menger avait bien proposé le retour à une méthode déductive. Max Weber avait hérité de Menger les idéaux-types qu'il avait développés. Mais il s'agissait maintenant de les intégrer dans une analyse

globale de l'histoire mondiale afin de résoudre la fameuse querelle des méthodes mais aussi de trouver des concepts opératoires permettant à la théorie économique d'enrichir les instruments de la politique économique. Il fallait reconstruire ce lien – dont Max Weber avait nié qu'il existât – entre théorie économique et pratique d'une politique économique et résoudre la « grande antinomie » entre réalité individuelle historique particulière et problématisation théorique.

En partant de Spiethoff et de ses styles économiques, Walter Eucken invente le concept de plan dont il considère qu'il est à la base de toute organisation économique, de l'économie domestique à l'économie nationale en passant par l'économie d'entreprise. Il fallait ensuite procéder, en recourant à l'idéal-type webérien, à une typologisation de toutes ces formes de plans. La typologisation des différentes formes d'ordres économiques à travers les âges débouche sur la notion d'ordre qui est au cœur de la théorie ordolibérale.

Ce concept d'*ordo* est multidimensionnel : il est tout d'abord celui du marché concurrentiel qu'il s'agit de protéger grâce à une protection juridique et constitutionnelle de la propriété privée des moyens de production mais aussi et surtout grâce à la construction d'un ordre de la concurrence libre et protégée, (protection contre les abus de pouvoir des monopoles privés ou d'Etat) meilleure voie possible d'une juste allocation des ressources. Walter Eucken renoue avec la pensée anglo-saxonne libérale mais sans croire à l'existence d'un « ordre spontané » comme le fit Hayek. Il est plutôt « constructiviste ». Par ailleurs cette notion d'ordre renoue avec la conception augustinienne d'« *ordo* » ainsi que, dans une certaine mesure, la théodicée de Leibniz pour lequel c'était à l'homme de veiller à ce que régnât la meilleure harmonie possible dans le monde.

Patricia Commun

#### Liste des intervenants :

- Niall Bond, germaniste, Institute for the Study of European Transformations, Londres.
- Hinnerk Bruhns, historien, CNRS, EHESS Paris
- Gilles Campagnolo, philosophe, CNRS, CEPERC (Centre d'épistémologie et d'ergologie comparative) Aix-en-Provence
- Patricia Commun, germaniste, CIRAC/CICC, Cergy-Pontoise
- Claude Dieboldt, économiste, CNRS, BETA (Bureau d'économie théorique et appliquée), Strasbourg
- Jean-Louis Georget, germaniste, EHESS et Paris XIII
- Patrick Mardellat, économiste, CNRS, Clersé (Centre lillois d'études et de recherches sociologiques et économiques)/Lille
- Daniel Meyer, germaniste, MSH/Université de Haute-Alsace, Mulhouse
- Paola Tubaro, économiste, EconomiX, Paris X Nanterre